LE REFUSÉ

PARIS

Rédacteur en chef

JULES LERMINA

BUREAUX

17, Rue Vivienne

LYON

Directeur

JULES FRANTZ

BUREAUX

39, rue de l'Arbre-Sec

ABONNEMENTS: 3 mois, 2 fr.; — 6 mois, 3 fr. 50; — Un an, 6 fr.

BUREAUX DE VENTE A LYON: Aux Bureaux des Journaux, 34, rue Tupin. — A PARIS: Chez MADRE, rue du Croissant et chez tous les Libraires de Paris et des Départements.

M. Blanchon ! le directeur de l'*Echo de Fourvière* ! s'étant ému de quelques lignes parues dans notre numéro-charge du *Courrier de Lyon*, s'est rendu samedi dernier à l'imprimerie avec une note d'excuse, rédigée de sa main, en nous menaçant d'un procès si nous ne l'insérions pas dans notre plus prochain numéro !!!

Un procès ! avec des petits huissiers autour ! ! ! !

Mais, comment donc, M. Blanchon ! ! ! ! avec plaisir.

J.-N. CLERC.

Nous publions AUJOURD'HUI le deuxième article de notre collaborateur TONY RÉVILLON.

PARIS

Les livres-mangeurs.

Les dernières aventures que nous venons de traverser nous prouvent une fois de plus que le mobile de toutes nos actions est le respect humain : quiconque veut être considéré doit, quelles que soit ses convictions, apporter dans sa conduite quotidienne une certaine bienséance et ne s'en jamais départir. Plus nous vieillissons, plus nous reculons. Ceci n'est pas discutable, et il paraît évident aujourd'hui que le progrès n'est qu'un vain mot.

Avez-vous remarqué ce *tolle* général qui s'est élevé au sujet du scandaleux dîner de M. Sainte-Beuve au jour du vendredi saint, et cela au lendemain du jour où M. Grenier, le médecin destitué, s'était permis de mettre de côté l'âme, Dieu et autres inutilités thérapeutiques. Les plus francs, les tenants de l'univers, les champions de l'infiniment bon et de l'infiniment parfait, ont tout simplement crié anathème et se sont consultés pour savoir s'il n'existerait pas un moyen facile et à la portée de toutes les bourses de rétablir l'Inquisition. A ceux-là, il n'y a rien à dire : ils jouent un rôle en conscience ; et s'ils émargent à notre budget, il est de toute justice qu'ils s'ingénient à prouver que leur argent — que notre argent, dois-je dire — est bien gagné.

Mais ce qui est particulièrement odieux, c'est l'attitude prise par cette catégorie d'individus qui n'est ni poisson — c'est-à-dire catholique — ni lard, ni israélite, qui ne croient absolument à rien et s'abstiennent de toute pratique, qui aiment les drôlesses et le pomard, les chamarrures et les gros sous, qui abandonnent la messe pour la bagatelle et la maison de Dieu pour celle des filles, mais qui, devant le monde, prennent un air sérieux, compassé, et disent : les manifestations d'impiété sont inconvenantes. Ceux-là en apprenant la conduite dévergondée de Sainte-Beuve et des étudiants, ont plongé leur menton dans la cravate blanche qui leur sert de licou, ont dodeliné du cou à droite et à gauche, et ont murmuré : Cette impudence est incroyable. Comment ! voilà des gens qui se permettent d'avoir une opinion et de la manifester hautement ! Qu'on pense ce que l'on veuille, nous n'avons aucun droit de nous en préoccuper, puisque la liberté de conscience est admise en principe. Mais, sapredienne ! la conscience doit être murée, bien plus encore que la vie privée. La liberté s'y doit manifester en dedans et non en dehors. Nous avons bien voulu renoncer à lire dans votre for intérieur, mais vous n'avez pas le droit de nous l'ouvrir.

— Pardon, dirions-nous, mais la liberté des cultes implique la liberté de n'en avoir aucun... — Ceci, vous répondent nos sophistes, est une erreur complète. Vous êtes libre de professer tel culte qu'il vous plaît, mais il faut en professer un. Or, l'athéisme ne peut passer pour un

culte, avec la meilleure volonté du monde... et puis, de bonne foi, oubliez-vous ce principe de toute autorité, il faut une religion pour les femmes et pour le peuple. Vous savez, en mettant au jour votre incrédulité, les bases de l'ordre social... l'ordre, monsieur, l'ordre... la sauvegarde des sociétés. Parbleu ! je ne crois pas plus que vous, et quand nous sommes là, face à face, les yeux dans les yeux, je vous avouerais bien que M. Dupanloup m'amuse et que Veuillot me dilate... mais mon domestique ne doit pas nous entendre. Voyez-vous cet animal prétendant qu'il est pétri de la même boue que moi !

Hi ! hi ! hi ! je me tords de rire rien qu'en y songeant... ce n'est pas tout. J'appartiens à une administration dans laquelle on se doit bien tenir, aussi le vendredi saint ai-je eu soin d'oublier dans la poche de ma redingote une tête de merlan que mon garçon a fait tomber en brochant la houppelande... et on a dit de moi : Ah ! vous savez, il n'y a pas à badiner avec M. X... c'est un homme sérieux, qui se tient, qui a des principes...

Si bien que quiconque n'a pas nos principes n'a pas de principes. Depuis deux cents ans le monde se partage en honnêtes gens qui sont des hypocrites, et francs parleurs qui sont des fous ou des malhonnêtes gens.

Il faut avoir en effet l'esprit bien mal fait pour vouloir quand même affronter le mépris de ses concitoyens plus habiles. Est-ce que nous pourrions jamais, avec notre impudence, aspirer comme M. Paulin Lymairac, à la préfecture du Lot ? est-ce que nous pouvons espérer voir notre boutonnière rougir d'aise sous un baiser de faveur ?

C'est donc un si fameux plaisir que de ne rien adorer ! Et tenez, il est un sujet scabreux et que j'hésite à aborder. Car enfin, parler de Dieu, en y mettant des formes, cela se peut encore. Dieu, même en torturant les textes, ne rentre ni dans la politique ni dans l'économie sociale. On pourrait cependant, avec un peu de soin, raisonner ainsi : Dieu étant tout et tout étant Dieu, il est évident que puisque vous parlez de Dieu vous parlez de tout et par conséquent des choses défendues à tout journal non cautionné. Mais ce raisonnement qui je signale aux Deleux de l'avenir n'a pas encore été consacré par la sixième chambre, si bien que je me crois jusqu'à nouvel ordre autorisé à donner mon avis sur cette hypothèse métaphysique. Mais de Dieu au Prince Impérial, la distance est-elle assez grande que, niant le premier, je puisse me permettre de discuter le second. Il faut ici prendre toutes ses précautions. Le Prince Impérial, c'est une matière politique au premier chef. Pour quiconque le regarderait de loi, sans penser à mal, il semblerait que c'est là un enfant comme les autres enfants, un être humain qui n'a pas encore atteint tout son développement et qui grandira, si Dieu lui prête vie. Mais si quelqu'un vient d'aventure vous rappeler dans le tuyau de l'oreille que cet enfant est le fils d'un souverain, oh ! alors, couisez vos lèvres et éteignez vos regards. Les poètes bretons se chargent de vous apprendre que c'est un envoyé des cieux et il est à peine permis de leur parler, sinon avec cette crainte salutaire qu'inspire la souveraineté.

Ne vous permettez pas d'insinuer que des sympathies franches, simples, en quelque sorte paternelles seraient beaucoup mieux de mise de la part de ces préfets et de maires vicieux sous le harnais, que le moindre mouvement du cœur serait préférable à ces brisements d'épine dorsale et à ces courbettes de reins, que le respect inspiré par un enfant est faux et rentre par conséquent dans les formes d'étiquette, et qu'en réalité ce que l'attitude des fonctionnaires peut le mieux apprendre au fils de Napoléon c'est de mépriser toute cette chambre de courtisans... ne vous avisez pas de dire cela. On dira que vous ne respectez rien, que ce sont les pensées qu'on peut avoir *in petto*, mais qu'il est regrettable d'exprimer, et on vous assommera avec la phrase consacrée :

— Soyez donc de l'avis de tous les honnêtes gens.

France, petit poisson rouge qui marche à reculons.

Comme dirait le dictionnaire de l'Académie en parlant de l'écrevisse.

Jules LERMINA.

LYON EN 1848

II

La Diligence

Etait-ce le dernier soir d'avril, ou le premier soir de mai ?

Sept heures venaient de sonner. Des lumières dans le lointain piquaient les rues noires. Mais, sur la place des Terreaux, on y voyait clair encore, et, dans le fourmillement de la foule, on distinguait parfaitement les uniformes des gardes nationaux mêlés aux vestes et aux blouses des citoyens.

Au coin de la place et de l'escalier qui conduit à la Grande-Côte, la diligence allait partir.

La dernière courroie de la bâche était bouclée, la petite échelle aux bagages repliée ; à l'arrière, le conducteur avait fermé la portière ; les chevaux, à l'avant, battaient le pavé du pied et secouaient la tête...

Un drapeau flottait sur l'impériale.

— Pourquoi ce drapeau ? demandai-je.

Un vieil ouvrier, tout pâle, l'œil brillant, me répondit, en montrant la voiture :

— Parce que les représentants du peuple sont là ! ! !

Le conducteur s'avança et regarda en l'air :

— Il manque encore quelqu'un.

Un homme sortit d'un groupe, échangea rapidement quelques poignées de main, et se mit à escalader les marches de l'impériale. Quand il fut en haut, il se retourna, et je vis une bonne figure honnête sous un chapeau rond.

— Qui est-ce ? demandai-je encore.

Le vieil ouvrier me répondit :

— C'est Greppo.

Greppo !

Il y a des noms qui ont le privilège d'évoquer toute une époque.

Je vivrais cent ans que je n'oublierai jamais mon impression de ce soir-là... la grande place couverte de têtes, le palais Saint-Pierre, l'Hôtel-de-Ville d'Henri IV, et au pied des côtes ouvrières, ce canut qui prenait congé de ses commentants...

A de certaines heures, l'enthousiasme souffle comme le vent. Il passe, et l'on est touché. On reste là, immobile, les pieds attachés au sol, la poitrine gonflée et le corps secoué par un frisson. Puis la gorge se serre, les larmes sautent des yeux, et l'on crie... Tantôt, c'est un nom de femme qui part ainsi des lèvres ; tantôt, c'est un mot comme patrie ou liberté. Mais, que ce soit pour la liberté ou pour une femme, on est prêt à donner sa vie, on est heureux, on se sent fort et bon...

1848 était plein de ces heures-là.

Je n'avais pas tout à fait seize ans alors, et il y a bien longtemps que j'ai quitté Lyon...

Pourtant je me souviens, et je revois.

Un jour pâle se glisse entre les pâtes de maisons étagées le long des côtes. Derrière les fenêtres du rez-de-chaussée et du premier étage, on aperçoit la clarté douteuse des lampes. Plus haut, l'aube teint les vitres en bleu.

Le bruit des métiers commence, pareil au clapottement de l'eau. Il se mêle aux bruits de la rue avec lesquels il semble se confondre. Mais, peu à peu, il s'élève et il l'emporte...

Prétez l'oreille !

Les roues des vapeurs battent le Rhône et la Saône ; les omnibus et les camions roulent sur les pavés ; la vapeur s'échappe en sifflant des cheminées des usines...

Mais toutes ces rumeurs ont leurs intervalles ; le métier, lui, retentit toujours.

Quatre-vingt mille pieds se posent et se reposent sans cesse sur les pédales ; cent-soixante mille tringles se lèvent et s'abaissent sans relâche.

Du nord au sud et de l'est à l'ouest, de la Croix-Rousse à Perrache et des Brotteaux à Saint-Just, les canuts sont à l'œuvre, et la grande voix monotone des métiers atteste leur travail...

Le soir est venu. Le labeur de la journée a

engourdi les jambes et cassé les reins. L'ouvrier ne sent plus ses bras, son cerveau seul est libre, reposé, capable de goûter un plaisir. Vite un livre, un spectacle, une discussion intelligente, un nouveau travail, mais d'une autre espèce que celui du métier ! — Demain, nous reprendrons notre besogne ; mais, dans la soirée de la veille, nous aurons trouvé matière à réflexions et nous pourrions nous distraire avec nos souvenirs. Le volume que nous avons lu, la pièce que nous avons entendue, nous ont ouvert des horizons nouveaux. Que notre imagination libre s'y engage et nous fasse, à nous pauvres diables, goûter les plaisirs des riches ! ! !

Les canuts sont, avec les typographes, les plus lettrés des ouvriers.

Vienne le dimanche, ils s'en iront par bandes dans la campagne. L'un portera le panier aux provisions comme Esope, et, comme Esope, il égayera la promenade par ses saillies. L'autre aura dans sa poche un volume ; l'autre un journal qui lui parlera de ses devoirs et de ses droits...

Les villageois des bords du Rhône et de la Saône, les paysans de la vallée de l'Azergue et des plaines du Dauphiné regardent d'un œil un peu surpris ces demi-messieurs en redingotes et en chapeaux de feutre, qui viennent s'attabler dans les cabarets à la porte des villages, ou sur l'herbe au bord des chemins. Ils les trouvent bien habillés, glorieux, magnifiques...

— La fabrique, se disent-ils, est un bon état !

Les plus jeunes alors de désertent leur champ et d'aller à Lyon. L'apprentissage est dur, mais qu'importe ! — Quand nous serons compagnons, nous gagnerons de grosses journées... Qui sait ? Dans un peu de temps, nous aurons peut-être un métier à nous ; nous serons chefs d'atelier, patrons ! ! !

Et ils marchent dans un rêve que facilite l'exiguïté des repas...

Mais les lois de la production et de la consommation sont inflexibles.

Une crise commerciale surgit. C'est au lendemain d'une révolution ou d'une guerre. Les fabricants, qui ne vendent plus d'étoffes, n'en font plus fabriquer.

La misère, l'effroyable misère des grandes villes, s'abat sur les canuts.

Là-bas, dans leurs villages, chaque pauvre se nomme ; on le connaît ; on lui vient en aide ; on lui trouve un gagne-pain, si le gagne-pain ordinaire vient à lui faire défaut.

Mais, ici, l'individu se confond et se perd dans la masse. Quel travail improviser, quand il s'agit d'occuper des milliers et des milliers de bras ? Quel moyen efficace mettre en œuvre pour remplacer un salaire énorme et régulier ? ! ! !

En pareil cas récriminer est puéril, accuser est injuste ; il faut trouver et organiser.....

C'est ce qu'allaient tenter ceux qui portaient ce soir.

Aussi, quand le cocher eut enveloppé ses chevaux d'un premier coup de fouet, un grand frémissement courut-il parmi la foule...

Ce ne fut plus qu'un cri : « Vive la république ! ! ! ! ! »

Et la diligence disparut dans les dernières clartés du jour.....

Tony RÉVILLON.

(A continuer).

LYON

La Reentrée du Lycée.

Ce matin, nos Lycéens animent le pavé des rues : ils rentrent au *batut* ! ! ! Je les aperçois de ma fenêtre... Ceux-ci portent quelques bouquins, ceux-là une gibecière ; plusieurs portent un cigare aux lèvres, la plupart ne portent rien ! ! ! on flâne, on baguenaude, on s'appelle, on se serre la main : ce ne sont que cris, ce ne sont que ricanements ! ! !

A quoi bon courir ventre à terre ? encore quelques minutes avant que le tambour batte le fatal rappel...

Le proviseur ne fait que d'arriver... est-ce bien le proviseur que j'ai vu ?...

Un tout petit vieillard, marchant à pas comptés, Comme un recteur suivi de quatre Facultés...

De même que le grand Napoléon feignait de connaître à fond le nom et les exploits de chacun de ses grognards, de même, dit-on, ce vieillard vénérable aime à déployer sa connaissance approfondie des physiologies, des caractères et des notes de tous ses vétérans, voire de tous ses nouveaux ; de là souvent des quiproquos adorables !... Mais c'est la faute au censeur !...

Parmi ceux qui suivaient le grand Lama j'ai reconnu quelques professeurs... Celui-ci enseigne les mathématiques, et pourtant il est fringant, remuant, semblant, frétilant, ses pieds ne touchent pas à terre ; ses bras font feu de tribord et de babord... un vrai télégraphe d'autrefois !... — Voici l'homme-gravité... son cerveau s'est figé dans sa science... une grammaire personnifiée... bon zig au fond !... — Celui-là fait le gentil, la bouche en cœur, il est toujours en scène... il fionne ; au demeurant, c'est un chien ! (lisez : sévère)... — Voilà le séduisant Sosthène, l'illustre Lovelace...

Ses rides sur son front ont gravé ses exploits.

Quel est celui que tous saluent avec respect ?... c'est un vieux professeur d'une myopie égale à son mérite... Un jour il quitte un instant ses lunettes ; un élève dextrement s'en empare et les braque sur son propre nez... comme chacun riait dans sa barbe !... Bientôt le besoin de voir clair se fait sentir... le professeur cherche, cherche... enfin, il se hasarde : « Messieurs, n'apercevez-vous pas mes lunettes ? » — Non, Monsieur, répond lui-même le hardi larron. — Bref, les lunettes se retrouvent et permettent au digne professeur de voir une pipe de carton dans la bouche entrouverte de son squelette favori... Car il ne saurait faire la classe sans avoir à ses côtés les squelettes de ses anciens élèves !...

Ces êtres jeunes encore, à l'air sombre et sévère, qui viennent de s'engouffrer sous les voûtes mornes, sont les êtres-silence, des êtres qui répandent la terreur, êtres que le ciel en sa fureur inventa pour enchaîner pieds, mains, têtes et langues, êtres aussi redoutables dans le collège que sur l'échiquier, les pions (puisqu'il faut les appeler par leur nom), occupés sans trêve ni merci à piquer et repiquer !... — « Que faites-vous sous la table ? — M'sieu, je cherche ma plume... — Cinq cents vers ! — Mais, M'sieu... — Taisez-vous ! — Je n'ai rien dit... — Mille !... quos ego !... — M'sieu, voulez-vous permettre ?... »

Cependant, tout est déjà rentré, proviseur, professeurs et pions, et les élèves aussi !... je ne vois plus sur les trottoirs que quelques retardataires... Voici un moutard aux blonds cheveux, au visage rose et jofouff, mais, comme il baisse la tête ! comme il soupire !... sans doute, il songe à ses petites vacances trop tôt écoulees, aux caresses de grand'maman, aux friandises du dîner, à l'oeiller de son petit lit moelleux !

Jeune lycéen, à quoi songes-tu ?

— Je songe aux pensums qui me guettent, à Lhomond, à Burnouf et consorts qui m'attendent, à tout le bataclan de l'antiquité grecque et latine !... je songe aux haricots qui ne veulent pas cuire, aux pruneaux qui le cèdent en grosseur à leurs noyaux, à notre trop abondant salerne !... Pourquoi la crème au chocolat, les poudets et les pâtés succulents sont-ils incompatibles avec les prétendus génies de Grèce et de Rome ?...

Que tes songes soient bénis, jeune lycéen !

Ce moyen à la physiologie rayonnante : jeune lycéen, à quoi songes-tu donc ? — Je songe aux billes, aux barres, à la halle, à la toupie, à saute-mouton, à la mère Ango !... Vive la récréation ! on se pousse, on se bouscule, on se bêche, on se bûche, on émauche les cafards !... Les tuniques éclatent sous les aisselles, les pantalons rient aux genoux et ailleurs !... zut au berrrrrr !... à bas les pions !...

— Que tes songes soient bénis, jeune lycéen !

Jeune lycéen, à quoi songes-tu encore ? — Je songe à la promenade, à ses merveilleuses aventures, aux marchands de gauffres, d'oranges et de coco !... on trogne, on se cavale, on fait enrager le pion !... un jour on lui chippe une bretelle, et tout le long de la route une jambe de son pantalon joue à la hausse et à la baisse ! un autre jour on va un train de poste, et le pion court et court encore... La prochaine fois, nous attacherons à un pan de son paletot cet écriteau :

Si l'ordre était troublé par cette pension, Plaiguez-vous-en à moi, je suis monsieur le pion !
Rira-t-on ? rira-t-on ? ah ! ah ! ah !...
— Que tes songes soient bénis, jeune lycéen !

Un grand s'avance... il fuit une cigarette... il prend des airs, il fait l'homme !... assurément il songe au prix d'honneur, qui rend un père si fier, une mère si heureuse !...

Jeune lycéen, à quoi songes-tu ? — Je songe à l'étude, à la classe, où il faut mettre du grec et du latin en français et vice versa, où sur des bancs raboteux on use toutes ses culottes, mais où

L'écolier, né malin, ne rêve que malices !

Je songe aux pantins que je sais découper et colorier, aux mouches et aux hannetons qui voltigent et bourdonnent, ornés d'un javelot de papier qu'on leur a enfoncé autre part que dans le cœur !

Je songe aux bulles de savon qui s'en vont éclater sur le nez du pion, aux caricatures que j'exerce à lui dessiner en plein dos, aux punchs à la flamme bleue que j'allumerai dans mon pupitre, aux cordes que je tendrai d'une table à l'autre, aux pétards que je lancerai sous la chaire ! — Que tes songes soient bénis, jeune lycéen !

Laissons passer cet externe, l'homme libre par excellence !... pour lui l'interne n'est qu'un vil esclave : « Sans moi, se dit-il, quel rapport cet infortuné aurait-il avec le monde ? » Aussi, plein d'une superbe commisération, il lui met ses lettres à la poste, lui apporte les petits journaux, les romans en renom, les traductions, fruits défendus que le pion est destiné à coller !

Laissons-le passer ce collégien roué !... cancre acharné, s'il se regardait aujourd'hui au lycée, demain il prendra sa revanche !... c'est un insigne fleur !...

Allez, mes jeunes amis !... riez, chantez, sautez, bavardez, grimacez, grognez, sifflez, ànez, routinez-vous, dormez sur vos livres ! — dans vingt ans, grâce aux écus paternels, vous n'en serez pas moins négociants, avocats, notaires, médecins, officiers, députés, sénateurs, ministres, fonctionnaires de tout calibre !...

Par l'espoir gaiment bercés, Riez, chantez, dansez !...

Denis BRACK.

SILHOUETTES MUSICALES

Nos Chefs d'Orphéons

(N° 13)

JOSEPH BENSE

Compositeur... typographe ! Directeur des Enfants de Gutenberg et chef d'orchestre de Valentino.

AU PHYSIQUE :

Face de gendarme ; front ridé, lèvres charnues et barbe élaguée au cordeau.

NOTA BENE. — A quelque ressemblance avec le singe de Rousseau jouant du violoncelle.

AU MORAL :

Est bon camarade... avec ceux qui le flattent ou l'hébergent. — Ne rit jamais — et dit encore moins ce qu'il pense. Sans payer patente pour cela, rase tous les musiciens sans exception.

NOTA BENE. — Aime les femmes NOIRES, contrairement à son ami J... d qui n'aime que les BLANCHES.

EN MUSIQUE :

Homme universel, son talent n'a pas de limite — il connaît tous les instruments, depuis l'accordéon jusqu'au galoubet, en passant par l'harmonica, et joue de la muguette aussi mal que le premier Clermontois venu. — Promène son bâton de chef au nord, au midi... puis ailleurs ; et commande les fanfares de Fleurieu, d'Heyricu, de Villars, de Saint-André-de-Corey et des Verriers de la Mouche. Malgré cela, et peut-être à cause de cela, mourra concierge... ou tondeur de chiens.

NOTA BENE. — Est à Neuville, trois jours de l'année, ce que Lamotte est à l'Alcazar — grâce à sa musique de cheval — couronné, moins le canot.

RENSEIGNEMENTS PARTICULIERS :

En attendant de composer une partition pour le Grand-Théâtre sur un libretto d'opéra que doit lui confier le poète Baumann (?), il compose... des Bons de pain et des lettres de décès, à l'imprimerie Lépagnez !... Peut s'asseoir sur ses lauriers... et ne pas craindre qu'ils le piquent.

NOTA BENE. — Se rend à l'imprimerie du Refusé tous les vendredis pour savoir : si c'est lui qui passe ! (A d'autres).

L'ACCEPTÉ.

AVIS. — Immédiatement après la publication des silhouettes, qui touche à sa fin, le Refusé donnera une biographie courte mais juste des principaux présidents et vice-présidents de société musicale.

Le Refusé se promet de soigner le portrait de M. (?) avec une sollicitude toute particulière???

NOTES DU REFUSÉ

On sait quel bruit M. Veillot fit la semaine dernière à propos du dîner offert par M. Sainte-Beuve à quelques illustres écrivains, on s'étonnera d'autant plus de l'indignation et de la colère de M. Veillot quand on lira les lignes suivantes que nous extrayons d'un journal de table, le Vol-au-Vent.

« Un scandale qui a jeté la plus profonde consternation dans le monde gastronomique a eu lieu hier vendredi, vingt-trois avril chez M. Louis Veillot.

« Ce scandale qu'il ne nous appartient pas de qualifier, soulèvera, nous en sommes sûrs, sinon les cœurs tout au moins les estomacs de nos lecteurs.

« Sans aucun respect pour les immortels principes du baron Brisse et l'admirable doctrine de la cuisinière Sophie, M. Veillot au mépris de toutes les lois monastiques, orthodoxes et gastronomiques, vient d'offrir à la rédaction de son journal un dîner maigre dont nous rougirions de donner ici le détail.

« Le repas ne contenait aucune douceur. Du reste cette particularité s'explique aisément lorsque l'on songe que ce menu sacrilège a été rédigé par M. Veillot lui-même.

« Ce dîner est un défi, je dirai plus, une insulte à l'hôtel et à toutes les institutions modernes telles que Brabant, Bonnefoy, Riche, le Café anglais, Magny et autres.

« Si encore M. Veillot et les siens s'étaient contentés de manger paisiblement leur pain et leur cresson, je ne me serais point permis d'entrer dans leur salle à manger et de révéler au public des secrets qui sont ceux de l'Eglise aussi bien que ceux de Polichinelle ; mais un fait inouï, étrange, inqualifiable, s'est passé vers la fin du dîner.

« Enivrés de cidre, gorgés d'herbes, enflammés par la présence de leur maître, ces hommes que leur âge et leur dignité auraient empêchés de prémunir contre de tels excès, se sont permis contre toutes les belles et bonnes choses de ce monde, les sorties les plus inconvenantes et les plus furibondes.

« Ils ont porté une main impie sur cette institution sacrée qui a nom la gastronomie et sur ces hommes sacrés qu'on appelle les gastronomes.

« Depuis Lucullus jusqu'à Brisse et Monselet, en passant par Brillat-Savarin, tout ce qui porte un nom vénérable dans le monde de la goinfrerie y a passé.

« On a bu à l'anéantissement de ce culte admirable et c'est avec des cris de rage et de folie qu'on en a demandé l'abolition ; c'est avec les marques de la haine la plus profonde et du cynisme le plus révoltant contre tout ce qui est bon, que l'on a réclamé le retour de ces temps d'obscurité où la volaille aux truffes était ignorée, le gigot de pré-salé inconnu.

« Je m'arrête suffoqué autant par l'indignation que par la douleur.

« Eh quoi, hommes de peu de ventre, doutez-vous donc de tout et en êtes-vous arrivés à ce point de folie qu'il n'y ait plus pour vous rien de saint ni de sacré dans nos garde-mangers.

« Il nous restait encore quelque chose d'adorable, une bécasse convenablement faisandée et voilà que vous voulez nous l'enlever ; un amour était encore ancré au fond de notre cœur, l'amour du rosbœuf aux pommes, et voilà que vous cherchez à nous le ravir ?

« Quoi, des hommes élevés, intelligents, des hommes âgés qui les premiers devraient donner l'exemple de la bonne chère, ce sont précisément ceux qui viennent rompre en visière avec toutes les traditions et conspuer le corps respectable des marmitons.

« Que ces narquois prennent garde ! Nous aussi, nous savons rédiger des pétitions et au besoin nous saurons les arrêter dans leurs indécentes manifestations, fruit de leur coupable aveuglement.

Oscar BEAUFRISE.

Pour copie peu conforme,

Georges PETIT.

LETTRE LONDONIENNE

(N° 3).

Londres, 20 avril 1868.

Mon cher FRANTZ,

Aujourd'hui nous allons causer, si vous le voulez bien, comme dit, ou à peu près, le Progrès de Saône-et-Loire, du quartier français et du Vendredi-Saint à Londres.

Du quartier français je vous dirai... le moins possible. Hélas ! trois fois hélas ! Hay-Market offre au peuple anglais un assez triste échantillon de la France. D'abord sa physiologie particulière consiste à ne s'ouvrir, à ne vivre, à ne s'agiter, que lorsque l'heure des poules est arrivée, que Londres en un mot est au coin de son feu de charbon de terre en train de prendre son thé, ses sandwiches, son... tout ce que vous voudrez.

C'est surtout vers minuit qu'il faut voir cette petite Babylone. Si vous avez des filles, laissez les au logis et partons en garçons. A l'extrémité de Regent-Street, commence un défilé de... comment nomme-t-on cela?... de créatures euphonisées et françaises échappées à la police parisienne, et venues à Londres qui me semble être ainsi l'exutoire de la rue Saint-Marc. Ici, elles ne sont soumises à aucune formalité : l'Anglais est un peuple libre et s'en fait gloire ! — Bien plus encore qu'à Paris elles revêtent des costumes extravagants, bien plus qu'à Paris, elles exercent leur industrie avec effronterie et cynisme.

Après quelques pas, nous trouvons Argyll-Room, — bal que je n'ai pas encore visité mais qui est une sorte de Valentino.

Il y a dans ce quartier quelque chose de hideux : les Paris, ces... dames sont disséminées comme des feuilles tombées ; à Londres, après leur chute, elles sont tassées, ramassées et jetées avec les nôtres dans le quartier français.

Les hommes qui fréquentent ce quartier... que vous en dirai-je ? ils sont partout les mêmes, qu'ils débattent un prix dans les coins obscurs, ou qu'ils s'engouffrent dans la gueule béante des restaurants de nuit.

Quant au commerce... dame ! nous n'avons pas ici une réputation bien... pas d'épithète : j'aime trop mes compatriotes pour m'exposer à ce qu'ils m'intendent des procès en diffamation.

Le Vendredi-Saint s'appelle ici le bon vendredi.

Depuis longtemps on me parlait de ce jour, le seul qui soit, avec Noël, une fête reconnue. Cela se voit sans peine, car l'Anglais, celui du peuple du moins, change de physiologie à cette occasion :

Filles de boutique, soldats, domestiques sont en liesse et errent le Jo Pacan ! car la jeunesse sort et va s'ébattre... Les bateaux à vapeur regorgent, penchent et se croisent en luttant de vitesse. Tout ce monde va, court, devrais-je dire, au Parc de Greenwich, très-beau parc, ma foi, et qui ressemble d'assez près à notre Saint-Cloud.

On débarque en tumulte, avec force bousculades, de ces inflexibles bousculades de l'Anglais pressé et qui passe comme un boulet sans respecter les côtes ni les cors. On passe devant le magnifique hôpital de la marine ; mais on s'en inquiète bien !... Ici c'est une pelouse où l'on saute à la corde avec un câble.

— Si vous n'avez jamais vu un soldat de six pieds habillé de rouge et sautant à la corde, venez : ça vaut le voyage, — plus loin, c'est un jeu de cricket ; là bas c'est le kiss-in-the-ring qui mérite mention : on fait un vaste rond où filles et garçons se tiennent par la main. Chacun par tour sort du cercle et tourne jusqu'à ce qu'il soit auprès de celui ou de celle qu'il désire prendre à parti ; alors il lui jette son mouchoir sur l'épaule et se sauve à toutes jambes. Le choisi se détache aussitôt, court après le choisissant, et lorsqu'il a pu l'attraper — il l'attrape toujours, je ne sais pourquoi — tous deux reviennent en se tenant par la taille et s'embrassant au milieu du rond. Et l'on s'embrasse, et l'on s'embrasse !... Un kiss-in-the-ring se forme à huit heures du matin, et à la nuit... je pense qu'il se dissout ; mais je n'en suis pas bien sûr.

Plus loin c'est la course à ânes. Voyez cette famille cavalcadant avec le flegme qui accompagne l'Anglais jusque dans ses folies les plus écervelées : le père long et sec comme une allumette fendue ou comme une drogue posée sur le dos de sa monture ; la mère en zine dont les repentirs se défrisent au vent, et cinq ou huit enfants... le tout sur la même ligne, sans se dépasser d'une longueur, d'une tête, d'un nez ou de n'importe quoi.

Quoi conclure de ces deux excursions ?... Faites-moi grâce pour la première : on est chauvin à l'étranger. Pour la seconde, il m'est resté cette pensée : que si les hommes sont tous frères, les Anglais sont des frères quelque peu ankylosés.

A vous :

E. MOREAU DE BAUVIÈRE.

LES BOULEVARDS

M. Marc Fournier, directeur de la Porte Saint-Martin, vient d'être déclaré en faillite. Je crois que c'est le premier théâtre parisien sérieux éprouvé de cette rude façon depuis dix ans. Et pourtant M. Fournier est l'un des plus intelligents impresari de l'époque, je ne dis pas cela pour vexer qui que ce soit, mais simplement pour témoigner en passant, combien il est difficile de faire fortune au théâtre.

Avant de diriger cette scène dramatique, M. Fournier était un feuilletoniste échevelé. Il a écrit à la Presse, au Corsaire (pas celui de Lermina) et à l'Homme Rouge. Nous avons de lui quelques pièces, entre autres les Canotiers de la Seine, que l'on va reprendre à la Porte Saint-Martin dans quelques jours.

Une enfant gâtée, qui aura 16 ans aux prunes, s'est laissée enlever par un jeune gaillard barbu comme trois sapeurs. Dès les premiers jours — dès les premiers mois, veux-je dire, — tout alla bien dans le ménage improvisé. Mais hier on s'aperçut sérieusement... ah ! bigre — l'amour fantasiste a de ces conséquences aussi bien que l'amour conjugal.

— Tu comprends, ma chère amie, dit l'amoureux quand le moment approcha, nous ne pourrions pas rester ensemble, mes parents peuvent venir à Paris, mes amis, que sais-je ?

La petite réfléchit un instant, puis frappant du poing sur la table : Ah ! c'est comme cela, dit-elle, eh bien je n'accouche pas !

Dernièrement une ménagerie d'animaux féroces a été saisie par les créanciers du propriétaire. Il s'est trouvé un huissier assez audacieux pour opérer cette saisie, sous les yeux même du gardien, qui, d'un tour de clé pouvait lâcher hyènes et panthères. Cet officier ministériel a même conservé tout son sang-froid comme le témoigne cette ligne du procès-verbal : Plus un caméléon qui a été trouvé couleur gris au moment de la saisie.

Puisque les huissiers sont si courageux on devrait les utiliser en temps de guerre.

Une jeune fille russe qui a obtenu un diplôme de docteur en médecine vient de se marier avec un médecin de Vienne. Les médecins ne faisaient pas assez de tort séparément, ils vont s'accoupler, nous sommes perdus.

Ça, c'est le chassapot appliqué à la médecine !

Un gaseon implanté à Paris, suivait les boulevards l'autre jour à l'heure du dîner. Il soufflait comme un homme bien repu, déboutonnait son paletot et tout mentait un cure-dents. De temps à autre il poussait des exclamations : Bine-t-on bien au moins dans ces restaurants de Paris, dine-t-on bien !

Voyant qu'un promeneur avait remarqué ses gestes, le gaseon s'écria : Cette fois, j'en crèverai, c'est sûr ! Le promeneur intrigué lui demanda : Pardon, monsieur, de quoi crèverez-vous, s'il vous plaît ?

— Eh, de faim parbleu ! je n'ai pas mangé depuis deux jours !

Cette histoire de dîner m'en rappelle une autre. — Un Anglais entre chez un épicière et demande un

hareng saur. Il prend le poisson, le tourne, le retourne : Comment ça se fait-il cuire? dit-il à l'épicier. — Oh! milord, c'est tout de suite cuit, vous n'avez qu'à lui faire voir le feu.

L'Anglais sort et apercevant un bec de gaz allumé, il prend son hareng par la queue, l'élève de toute la hauteur de son bras et lui dit : Voyez le feu, petite bête!

Emile LAMBRY.

A BATONS ROMPUS

Un mot charmant d'un petit garçon de quatre ans. La mère venait de parler avec d'autres dames de la meilleure façon d'élever les enfants. — Il faut les prendre par la douceur, avait-elle dit plusieurs fois, — tandis que d'autres mères insistaient sur le mérite de la poignée de verges.

Tout à coup, le petit bonhomme renverse une tasse. — Je vais te donner le fouet, dit la mère irritée. — Oh! maman, fait l'enfant en joignant les mains, oh! maman, je t'en prie, prends-moi par la douceur!

Un président de cour d'assises reprochait à un vagabond — voleur et assassin dans ses moments perdus — de n'avoir pas de domicile.

— Elle est bien bonne, celle-là, mon président, dit l'homme, pourquoi que vous ne me proposiez pas de loger chez vous? J'aurais pas vagabondé.

M. B..., persuadé de l'innocence d'une chanteuse de l'Eldorado — ou de l'Alcazar, — ou de Bataclan — qu'il honore de ses billets de banque — s'introduit chez elle, l'autre soir, croyant lui faire une agréable surprise.

Le 13 avril approchait — le jour du terme! — et il apportait de quoi solder M. Vautour.

Tout dormait au logis.

M. B... s'avance dans le salon, pénètre à pas de loup dans la chambre à coucher, écarte les rideaux de l'alcôve et se trouve nez à nez avec... un agent de change.

— Ah! par exemple, s'écrie M. B..., j'en suis fâché, Monsieur, mais, c'est vous qui paterez le terme.

Et il sortit gravement.

Dans un bourg des environs de Paris, j'ai lu dimanche, à la porte de la mairie, un arrêté de police municipale qui se terminait ainsi :

« Pour le maire en péché, — l'adjoint. »

Une bourgeoise de la rue Saint-Denis venait d'accoucher d'une jolie et mignonne petite fille.

— J'aurais mieux aimé un garçon, dit le père au docteur.

— Pourquoi cela, fit l'heureuse mère, une petite fille, c'est si gentil! Je sais bien qu'un garçon est plus facile à caser, à établir; il peut toujours se tirer d'affaire, son avenir donne moins de soucis...

— Et puis, reprit le père, ça use nos vieilles culottes.

Un journal du nord de la France, dans un de ses derniers numéros, lâche sans rire le fait divers suivant :

« Un fait assez bizarre s'est produit au dernier tirage au sort de notre ville.

« Un jeune homme, privé de ses deux bras, a tiré de l'urne son numéro avec son pied. »

Il eût été plus extraordinaire, ce me semble, qu'il le tirât avec la main, et la chose, alors, eût mérité d'être racontée.

Un monsieur est arrêté, l'autre nuit, rue de Richelieu, en face de la bibliothèque, par un quidam barbu qui sentait à quinze pas sa carrière d'Amérique.

Feuilleton du Refusé

N° 23.

LES DRAMES DE LYON

ROMAN INÉDIT

PREMIÈRE PARTIE

LES

JOURNÉES D'AVRIL

(1834)

Par UN OUBLIÉ

Comme tous les conservateurs de tous les pays et de tous les temps, Wardinet s'arrogeait facilement le droit d'insolence.

— Je vous prie de faire attention à vos propos, dit Barbizon, qui était descendu de sa chaise.

— Quoi donc? qu'est-ce à dire s'il vous plaît! Espèce de rien du tout!

— Tenez, dit Barbizon, en lui tournant le dos, vous êtes un idiot!

— Un idiot!

— Oui, et un cuistre!

— Un cuistre!

— Et si vous en valez la peine, je vous montrerais ce que je sais faire.

— A moi? hurla Wardinet, à moi qui ai servi dans le léger! Mais vous pouvez bien venir avec tous vos canuts, et vous ne me ferez pas peur!

— Insensiblement un groupe de curieux s'était formé et les partisans des deux antagonistes commen-

çaient à s'entre-regarder.

— Tenez, conclut Barbizon, restons-en là, quand vous serez moins bête, nous causerons.

Et il prit sa chaise pour rentrer dans sa boutique. Mais au même moment, Wardinet lui asséna un grand coup de poing sur la tête:

— Eh! bien, causerons tout de suite!

— La bourse ou la vie! grogne le rôdeur.

— La Bourse: deuxième rue à droite, fait le passant; l'avis: détalez au galop!

Un de nos amis entre dans un magasin de bonneterie et marchande des bretelles.

On lui en montre diverses paires. Le client choisit les moins chères.

— Vous avez tort, monsieur, de ne pas prendre celles-ci, fait observer la marchande, elles coûtent beaucoup plus cher, c'est vrai, mais elles sont inusables! Toutes les personnes à qui j'en ai vendu sont venues m'en redemander.

Le peintre D*** était entré ces jours derniers dans un de ces établissements d'importation anglaise dont l'hospitalité est cotée au prix modique de 45 centimes.

En sortant, D*** explore ses poches afin d'aquitter le droit ordinaire, mais... ô fatalité!... il avait oublié son porte-monnaie!

Il explique sa position à la buraliste qui lui répond :

— Je ne vous connais pas, monsieur, je ne puis pas vous faire crédit.

— Enfin, madame, que faire?

— Dame! fait la buraliste, que voulez-vous que je vous dise? Le cas est embarrassant... Emportez-le!

Jules PELVEL.

LA SEMAINE

Nous avons une mauvaise nouvelle à annoncer aux lecteurs du Refusé.

Un des plus anciens et des plus convaincus démocrates de la presse lyonnaise, M. Kauffmann vient de mourir, dans sa soixante-huitième année.

Autant par son incontestable talent d'écrivain que par la haute honorabilité de son caractère, M. Kauffmann avait laissé à Lyon d'ineffaçables souvenirs et de nombreux amis. Les dix-sept ans qu'il passa au *Censeur* furent, pour ce vaillant organe libéral, une des plus belles campagnes politiques dont nos annales puissent s'honorer à juste titre.

Obligé de quitter Lyon quelque temps après la suppression de ce journal, M. Kauffmann se fixa à Paris, où il vécut presque exclusivement du produit de sa plume.

Quelques années plus tard, un de ses intimes amis, M. Bailly, l'administrateur actuel du *Refusé*, lui commanda un roman pour le *Salut Public*.

Pour des causes qu'il ne nous est pas permis de discuter ici, les *Voraces de la Croix-Rousse* furent subitement interrompus, au plus beau moment de leur succès. Du reste, ce fut la même cause qui nous empêcha de poursuivre cette publication dans nos colonnes.

Généré par des embarras domestiques, contrarié dans la liberté de ses opinions politiques, victime de quelques habiles spéculateurs, M. Kauffmann se laissa aller, peu à peu, à un profond découragement.

C'est à cette époque, à peu près, qu'il ressentit les premiers symptômes du mal qui devait, plus tard, le ravir à l'estime de son parti.

Exploité par l'un, exploité par l'autre, M. Kauffmann n'avait, sur la fin de sa carrière, d'autres ressources qu'une modeste place de teneur de livres.

Il est mort pauvre, presque sans un visage ami, mais avec la satisfaction de n'avoir jamais failli une seconde à ses convictions.

C'était un honnête homme et un républicain dans la plus grande et la plus belle acception du mot.

La *Petite Presse*, le journal de notre collaborateur Tony Révillon, commencera demain, dimanche, le récit émouvant de l'un des plus grands drames judiciaires

Barbizon ne se le fit pas dire deux fois. Il prit sa chaise et en masqua la figure de son voisin.

Alors la mêlée devint générale. Les partisans se battirent de leur côté, et bientôt la rue Juiverie fut un vrai champ de bataille.

Mais, tout à coup, voilà qu'un vieillard en cheveux blanc apparut.

— Le père Sculet! le père Sculet! cria tout le monde.

Et aussitôt le combat cessa.

CHAPITRE II.

Le père Sculet.

Le père Sculet paraissait avoir de cinquante à cinquante-cinq ans.

Il était de haute taille et portait fièrement la tête en arrière.

Cette tête énergique et forte était encadrée de longs cheveux plus blancs que neige et qui retombaient en boucles sur ses épaules larges et puissantes.

Ses yeux, ordinairement doux, brillaient quelquefois d'un éclat étrange, et dans ces moments-là nul ne pouvait soutenir la fixité de leur regard.

On ne savait rien de son histoire.

Les anciens, seulement, en fouillant dans leurs souvenirs, se rappelaient l'avoir vu pour la première fois dans le quartier, environ vers la fin de l'année 1824, un soir d'automne.

Il menait par la main une petite fille de sept à huit ans à peine, toute blanche et rose, un amour d'enfant.

Puis on avait été quelque temps sans le voir.

Deux mois après il reparut, et loua un petit appartement modeste au deuxième étage du numéro 14.

Il y avait donc par conséquent dix ans que le père Sculet habitait la rue Juiverie, et depuis cette époque, chaque jour — été ou hiver — on le voyait sortir le matin à 6 heures, puis rentrer à une heure pour repartir à deux jusqu'au soir.

Malgré le peu de temps qu'il restait chez lui il trouvait encore moyen de rendre service à ses voisins.

Tantôt il prêtait à l'un pour désintéresser son propriétaire.

Tantôt il faisait de petits cadeaux aux enfants qui jouaient avec sa fille.

de notre siècle et qui, en son temps (1820), a produit dans notre ville un immense et sinistre retentissement.

Nous voulons parler du procès de

L'Homme aux quatre femmes

surnommé par le peuple terrifié :

LE BARBE-BLEUE DE LYON.

Nos pères se rappellent encore la sensation d'épouvante que jetèrent sur la population lyonnaise les affreux détails mis à jour par les débats de la Cour d'assises.

Lelièvre, le nom de ce monstre à face humaine, avait pour tuer ses victimes un moyen plus sûr et plus rapide que le fer ou le poison...

La mort par le rire!

L'assassin, on le sait, garrottait sa victime sur un lit, et là, lui touchait la plante des pieds jusqu'à ce que mort s'ensuivit.

La malheureuse riait, riait encore, riait toujours et mourait enfin dans un dernier et mortel spasme nerveux.

C'est M. Jean du Bois, l'auteur, aujourd'hui connu, de la *Comtesse de Monte-Cristo*, qui a été chargé de recueillir toutes les pièces de cette lugubre histoire afin de les présenter lui-même aux lecteurs de la *Petite Presse*.

Nous sommes au régiment, à l'heure du cours de grammaire.

Le sergent instructeur, marseillais s'il en fut, s'adressant à un de ses hommes :

— Fusilier Fritz, serais-tu assez malin pour me dire, sans balancer, combien qu'y a de zenres dans le monde?

Le fusilier Fritz réfléchit une minute.

— Qu'il y en a subséquemment deux, chargent, le genre macheculin qui fait un, et le genre fem...

— Troune de l'air! il y en a trois, imbécile!... Et le zenre humain, est-ce que c'est de la bouse de vasse, dis?

L'ours Martin, le plus bel ornement du parc de la Tête-d'Or, est décédé mardi dernier des suites d'une maladie de langueur.

Cet excellent et malheureux carnivore avait, depuis quelque temps, au cœur, un mal incurable.

Il était amoureux!

Fou... D'une artiste du Grand-Théâtre!

La pauvre bête laisse un petit en bas âge et des regrets universels parmi les militaires et les bonnes d'enfants.

De profonds.

Jules FRANTZ.

Bluettes et Croquis lyonnais, tel est le titre d'un nouveau volume, rompi d'humour et d'observation, que M. Francis Linossier, l'un des principaux rédacteurs du *Salut Public*, vient de publier à la librairie Méra, rue Impériale.

Les différentes nouvelles qui composent le livre de notre confrère sont écrites avec un entrain, un esprit réellement jeune.

C'est le plus sincère compliment, à notre avis, que nous puissions faire à M. Linossier.

J. F.

UN CHEVEU

Dans l'existence du docteur Astier.

Le *Salut public*, cette grasse et blanche feuille de notre ville, ne dédaigne pas de lancer, à l'occasion, la flèche empoisonnée du Parthe.

Ou bien, si un pauvre diable tombait malade et paraissait d'aller mourir à l'hôpital, le père Sculet courrait prévenir un médecin qui lui payait d'avance ainsi que les remèdes.

Aussi était-ce journallement autour de lui un concert de bénédictions auquel il se dérobaient ordinairement en disant : « Allons, vous ne me devez rien; les malheureux doivent s'entraider; vous me rendrez ça quand je serai malade. »

Et d'autres choses pareilles qui faisaient qu'on l'aimait encore davantage.

D'ailleurs, il ne fréquentait personne et ne mettait jamais les pieds dans un café.

De là son sobriquet de *père Sculet*.

Seulement, le dimanche, quand le temps était beau et que le soleil était resplendissant, et que les oiseaux se poursuivaient joyeusement dans le ciel, il endossait un bel habit bleu, prenait sa canne, donnait fièrement le bras à sa fille, qui était devenue grande et belle et qu'on appelait mademoiselle Lilia, et tous deux s'en allaient dans la campagne jusqu'au soir.

Et quand on les voyait s'en aller ainsi, l'air heureux, les commères se disaient entre elles :

— Voilà les amoureux qui passent!

Les vrais amoureux c'étaient ceux qui se sentaient éblouis de la beauté de Lilia, que sa bonté pour les pauvres gens attirait vers elle, et qui se désoleraient respectueusement quand ils la rencontraient sur leur chemin.

Un jour, le propriétaire du père Sculet, curieux et intrigué, voulut savoir à quoi s'en tenir sur son mystérieux locataire, et il ne trouva rien de mieux que de s'adresser directement à lui-même.

Mais au premier mot le père Sculet releva vivement la tête et fixa sur l'indiscret un regard terrible.

— Qu'avez-vous à me demander? lui dit-il d'une voix que la colère rendait tremblante, et que voulez-vous savoir de moi? vous m'avez loué cet appartement, je vous paie, que voulez-vous de plus?

Le propriétaire qui voyait qu'il ne saurait rien et qui craignait d'avoir été trop loin, balbutia quelques mots.

— Mon Dieu, mon cher monsieur... il ne faut pas vous fâcher... je...

Il y a quelque temps, fort de son titre de « perruque » le cher journal d'annonces se crut compétent pour traiter, à propos de bettes, une... de cheveux!

Dans un article virulent, un homme d'esprit, un docteur Astier, dit-on, se permit de tirer au clair cette question et de contrôler le poids de ce volumineux appendice chevelu que les dames d'à présent traient avec tant de grâce et de... facilité.

Une de ces dernières, indignée du procédé du rédacteur-docteur (qui pourtant pour quelques-unes, passe pour un galant homme!) riposta par une lettre qui, quoique un peu vive peut-être, réfutait le poids des... insertions calomnieuses de M. Astier et relevait victorieusement le chignon un instant ébranlé.

Après avoir indignement outragé le sexe enchanteur à qui il doit... ses lectrices, M. le docteur refusa nettement à sa victime le droit sacré de la réponse, et la lettre de la récalcitrante ne fut pas insérée.

Une seconde, quoique plus verte, n'eut pas plus de succès.

Une troisième (tout cheveux) eut le sort des deux premières.

Evidemment, le *Salut public* reconnaissant ses torts, n'avait nulle envie de se faire battre sur son propre terrain.

Terrain à louer, cependant, s'il en fut.

Vexée, mais non abattue et ayant toujours son chignon éreinté sur le cœur, la citoyenne Raymond eut une suprême inspiration.

— Le *Refusé*, se dit-elle, sera peut-être enchanteré d'être désagréable au *Salut public* en général et au docteur Astier en particulier. Et aussitôt de nous envoyer cette fameuse réclamation escortée de la lettre suivante.

Afin d'édifier nos lecteurs sur la mauvaise conduite qu'a cru devoir tenir le *Salut public* en cette grave circonstance, nous nous empressons de publier le tout.

Advienna que pourra!

Monsieur le Rédacteur,

C'est à titre de *refusé* que je viens me jeter en vos bras, et vous eriez protection : tous les malheureux ne sont-ils pas frères, et pour ainsi dire solidaires les uns des autres? Là est mon excuse.

Voilà le fait, Monsieur, et le sujet de ma doléance :

Le 28 mars dernier, dans sa chronique locale du jour, M. le rédacteur du *Salut Public*, — à son style élégant et gracieux, à la façon dont il traite autrui, quand autrui est féminin, j'ai reconnu M. le docteur Astier, s'appuyant de je ne sais plus quel journal de Paris, dites pourquoi et comment? — jugea à propos de nous faire intervenir de la manière la plus malsé-

nante, nous femmes, et nos chignons qui n'y étaient pour rien, dans une question de ruine qui n'était pas nôtre, et s'adressant à son sexe seulement. Tout naturellement, Monsieur, j'écrivis et réclamai contre le mot et l'imputation — ci-joint ma lettre. — A ma place qu'eussiez-vous fait, avec le cœur que je vous suppose et la plume que vous tenez entre vos doigts?

Je n'ai et n'ai pas eu de réponse, Monsieur, ni publique ni privée. M. le rédacteur du *Salut Public*, infatué de sa « masculinité » qu'il porte haut, mais trebuchant, aura sans doute pensé qu'en ma double qualité de « femme et d'égoïste », je n'avais droit qu'à son mépris.

Je ne suis pas de cet avis, Monsieur, et c'est pour m'aider à le lui dire qu'aujourd'hui je viens faire appel

— Je ne me fâche pas, monsieur, reprit sourdement le vieillard, mais à l'avenir, faites-moi le plaisir de m'épargner vos visites.

Et il lui montra la porte.

Le propriétaire se retira en faisant force révérences, mais en jurant dans son cœur de se venger.

A partir de ce jour, les bruits les plus absurdes, et les calomnies les plus infâmes circulèrent sur le compte du père Sculet.

Les uns voulaient que ce soit un noble émigré.

— C'est un Potonais! disait Barbizon.

Les autres ne se gênaient pas pour vous dire tout haut que c'était un homme qui avait commis quelque crime politique et qui se cachait.

M. Pingout — le propriétaire — insinua alors que son locataire était venu à la police.

— C'est un mouchard, disait-il, je vais le jeter à la porte!

Mais ces propos étant parvenus aux oreilles du père Sculet, celui-ci qui avait le poignet solide malgré son âge, trouva un jour le propriétaire dans les escaliers, et lui administra une petite correction qui fit son effet.

Mais la calomnie n'eut pas de prise.

Barbizon, surtout, qui chérissait comme tout le monde le père Sculet, profita de la circonstance pour montrer son dévouement, et un samedi soir qu'il y avait foule dans sa boutique, il posa son rasoir, laissa la tête toute savonnée du client qui attendait, et improvisa une magnifique harangue pour prouver à tous ceux qui étaient présents, qu'on pouvait bien accuser le père Sculet d'être un émigré, un criminel d'Etat, mais qu'on ne pouvait faire croire à personne qu'un homme si bon, si généreux et qui avait l'air si fier et si honnête, pût jamais être un mouchard.

Et là-dessus, tout le monde avait approuvé, et pendant huit jours on avait cherché le propriétaire pour lui *tremper sa soupe*.

Les choses en étaient là quand survint l'incident Barbizon-Wardinet, et que le père Sculet apparut subitement au milieu du tumulte.

(La suite au prochain numéro.)

à votre impartialité. Non frère, ouvrez-moi... vos colonnes, ce sera justice et charité à vous, reconnaissance à moi.

V^e RAYMOND.

Ce jour, 21 avril 1868.

Voici maintenant la verte réponse obstinément refusée par le Salut public :

MONSIEUR.

Je suis femme, et à ce titre viens protester contre l'imputation gratuite, dont à propos du vôtre, dans votre chronique du 28 courant, vous gratifiez mon sexe tout entier.

En quoi, je vous prie Monsieur, nos erreurs féminines sont-elles plus coupables que vos fautes personnelles, et pourquoi les mettez-vous en cause quand il ne s'agit que des vôtres? Pourquoi, je vous le demande, si ce n'est pour vous donner un mérite que vous n'avez pas? nos chignons, innocents de la chose, sont-ils par vous mis en question à propos de jeu... de cercle... de maris qui se ruinent à mettre leur femme sur la paille?... Enfin, pourquoi et comment, notre luxe de chevelure, bien innocent en lui-même, nous serait-il, à propos des malheureux qui meurent de faim, imputé plus à mal que vos dépenses exagérées de chevaux, de femmes, et de tapis vert? Pour frapper juste, et arriver au but ainsi que vous vouliez le faire, Monsieur, il faut une main plus sûre que la vôtre. — Vous l'avez trop prouvé.

Toujours en croyant nous accabler de votre mépris d'homme sûr de lui, vous prétendez, Monsieur, — où le cœur manque le mot fait défaut et le vôtre en cette circonstance, est non-seulement trivial et déplacé, mais cynique et révoltant, — qu'à un quart d'once de notre chevelure d'emprunt, nous préférons la mort de notre prochain... Ah! Monsieur, si tous les hommes, vous en tête, donnaient le centième de ce qu'ils dépensent en folles joies qu'ils achètent sans compter ni marchander, en chignons... humains, qu'ils payent souvent trop cher, les affamés dont vous parlez, — vos frères, Monsieur, — ne seraient plus exposés à crever que... d'abondance.

Essayez la réforme, messieurs, et nous vous suivrons d'un pas ferme et assuré; mais hâtez-vous, le malheur n'attend pas!

J'ignore, Monsieur, si après avoir osé la faute, vous aurez le courage de l'excuse et de la réhabilitation! — Si oui, mon intention n'étant point de vous froisser, mais simplement de relever ce qui portait à faux sur nous, vous pouvez, si tel est votre bon plaisir, disposer de ma lettre et de mon nom comme d'une amende honorable que je serais heureuse de vous offrir, le jour où franchement et sans restrictions, « en me laissant monter à la tribune, » vous me prouverez que vous valez mieux que moi... que d'autres.

Votre abonnée et lectrice assidue,

V^e RAYMOND.

Lyon, 29 mars 1868.

Il serait difficile de trouver en moins de lignes plus d'esprit railleur et de traits incisifs.

Que le docteur Astier réponde — s'il ose!!

Mais il n'osera pas, il est trop poli...i. pour cela.

SPIEGEL.

La Petite Presse avait emprunté au Toulonnais quatorze Commandements du compositeur typographe, et avait généreusement prêté sa grande voix à la promulgation de ces lois d'un tiers plus nombreuses que celles de Moïse. Mais bien des points étaient restés obscurs, nombre de délits n'étaient pas réprimés. Une loi nouvelle était donc nécessaire.

Un législateur s'est trouvé qui a complété l'œuvre du Toulonnais. Notre imprimeur a fait afficher dans ses ateliers le Code suivant qu'il a promulgué solennellement et nous le lui empruntons à notre tour avec l'espoir qu'il pourra être utile aux autres maisons d'imprimerie de France, de Belgique et de l'étranger.

COMMANDEMENTS TYPOGRAPHIQUES

COMPOSITEUR

- A l'atelier tu te rendras. Aux heures régulièrement. La casse où tu composeras, Tu dois la tenir proprement. Du manuscrit ne lèveras. Jamais les yeux en travaillant. Point de fautes tu ne feras S'il est possible, en composant. De l'auteur ne retrancheras Ni mot, ni ligne absolument. Le même espace tu mettras, Entre les mots également. Ligne à voleur éviteras, Et nids à rat, pareillement. Et surtout tu t'appliqueras A justifier justement. Les corrections n'omettras, Ni les feras négligemment. Chaque paquet ficelleras Avec soin et solidement. Les épreuves tu tireras, Chaque fois bien lisiblement. Aucun pâté tu ne feras, Sans le relever promptement. Toute copie enfermeras Dans ton tiroir soigneusement. Les coquilles t'efforceras D'éviter en distribuant. La lettre d'autrui ne prendras, Sans la lui rendre exactement. Du proté ou patron tu suivras Les avis attentivement. Jamais les lundis ne feras, Ni les mardis pareillement.

Jamais au voisin ne diras Qu'un manuscrit est assommant. Les cadrats ne désireras Qu'en poésie uniquement. Jamais ton gaz ne brûleras, Que pour l'ouvrage absolument. A l'atelier ne fumeras, Que dans ton esprit seulement. Le nom du patron tu mettras, A tout écrit, fidèlement. Et des travaux tu garderas Le secret scrupuleusement.

CONDUCTEUR.

Une bonne presse aimeras, Comme ta femme entièrement. Avec amour la pareras. Sans marchander l'ajustement. Ton papier remanieras Une fois nécessairement. Ta forme avec art serreras, Et la coucheras lestement. Ta mise en train tu soigneras, Et la tiendras légèrement. Les bordages surveilleras, Avant de mettre en mouvement. Même couleur tu garderas Pour tout l'ouvrage également. Après tirage laveras Ta forme immédiatement. A ton margeur tu parleras Avec bonté mais gravement. Un coup de trop tu ne boiras, De crainte d'y voir doublement. Ton plumet ne promèneras, Dans l'atelier aucunement. Et quand le soir tu'en iras, Couvre ta presse prudemment.

(Imprimerie du REFUSÉ).

VARIÉTÉ

Un coup de vent.

J'aime le vent, cela peut vous paraître étrange, et ce qu'il y a de plus bizarre, ce n'est pas ce léger zéphyr qui vient tout embaumé vous caresser la joue et faire voltiger les boucles de votre chevelure, ni même celui que produit l'éventail d'une jolie femme quand elle l'agit nonchalamment.

Non, celui que j'aime, c'est ce terrible aquilon, enfant du Nord — ou du Midi — qui renverse tout sur son passage et que chacun déteste.

Les coups de vent m'ont toujours porté bonheur; écoutez plutôt :

Un mien oncle d'Amérique... ou d'ailleurs, nous arriva, un jour que nous ne l'attendions pas, avec des monceaux d'or qu'il avait accumulés à grand renfort de privations et de lésinerie.

Nécessairement je devais adorer un oncle de cette espèce, quoiqu'il fût chiche et ladre, mais me trouvant son seul héritier direct, je n'y regardais pas de si près et j'attendais avec patience que Dieu voulût bien le rappeler à lui, (Notez que je n'avais fait aucun vœu pour qu'il atteignît l'âge des patriarches.)

Voyez les coups du sort et du vent.

Par une matinée tourmentée, le cher homme allait, suivant son habitude, acheter ses petites provisions de bouche au marché voisin, afin de ne pas être exposé aux dilapidations de sa cuisinière. Patras! une cheminée mal assujétie (ces fumistes n'en font jamais d'autres) lui tombe raide sur l'occiput et... l'occit net.

Eh bien, là, vrai, j'ai été ému sur le moment... moins que lui, c'est probable, mais enfin j'eus un bon mouvement, ce dont je me félicite.

Si mon chagrin ne fut pas de longue durée, ce n'est pas ma faute... Le moyen d'être triste avec des millions en perspective!

Mon second bonheur eut la même cause.

Je revenais paisiblement d'une promenade aux environs et ne songeais à autre chose qu'à rentrer chez moi où un bon feu et un succulent dîner m'attendaient car le temps s'était assombri et un violent orage se préparait, lorsqu'au détour de ma rue j'aperçus... oserai-je bien le dire?

La plus ravissante petite bottine qu'il soit possible de voir ailleurs qu'au pied de Cendrillon... ou de la reine de Portugal (à ce qu'on dit).

Au-dessus de cette bottine un bas, oh! mais un bas comme on n'en voit pas... et blanc et tiré enveloppant le plus gracieux petit mollet qu'on puisse rêver.

Dans l'intérêt de la vérité, il faut vous dire, qu'à côté de cette jambe il y en avait une autre pareille, et tout cela trottait, sautillait si gentiment que c'était à en perdre la tête.

Une légère brise soulevant le jupon, je vois une jarretière... je vis deux jarretières... puis je ne vis plus rien... heureusement! car je commençais à devenir fou.

Je n'eus pas de répit avant d'avoir découvert la propriétaire de ces merveilles, et comme je l'avais deviné c'était une adorable créature que j'épousai bel et bien... régulièrement.

Hélas! j'eus à faire à mes dépens une réflexion dont je laisse à sonder la profondeur aux philosophes de l'avenir : c'est que la jambe n'influe en rien sur le moral... de celle à qui elle appartient.

Ma charmante femme... était une tigresse....

J'avais beau appeler mon protecteur ordinaire en aide il n'en sortait que du vent. Que diable voulez-vous que le vent puisse faire à une femme?

Un jour que nous nous promenions en bateau sur le fleuve, nous fûmes assaillis par un orage épouvantable. La pluie tombait à torrents et la foudre grondait dans les airs; on eût dit que les éléments s'étaient déchaînés contre notre frère esquif qui lutait de toutes

ses forces, mais sans succès contre les terribles rafales. Que vous dirai-je de plus... Nous fûmes engloutis par l'onde perfide qui ne me rendit pas ma pauvre Féliée... Ah!... Le procédé était un peu violent, je l'avoue, je n'en demandais pas autant; mais aujourd'hui que je suis seul et tranquille (ce qui ne m'était pas arrivé depuis longtemps) eh bien, ma foi... je n'ai pas osé garder de rancune à ce vieil ami qui m'a rendu de si éminents services. Après tout il me devait une revanche, car s'il n'avait pas tant découvert les... qualités cachées de ma femme, je ne l'aurais probablement pas épousée. Donc, je le répète : j'aime le vent.

TRILLE.

L'ESPRIT DE LA PROVINCE

Quelques bonnes pensées prises dans le brave Peuple de Marseille, journal littéraire :

Dans un pays où le contribuable n'aurait à travailler ni pour le soldat, ni pour l'agent de police, ni pour le curé, ni pour les évêques, ni pour les archevêques, ni pour les dignitaires, ni pour les princes du sang, ni pour... Croit-on que ce contribuable serait bien à plaindre?

On calomnie souvent la jeunesse. Sachez, nous disait l'autre jour quelqu'un qui la connaît bien, sachez qu'elle vaut mieux que sa réputation, et que, le jour venu, elle saura faire bravement son devoir.

Un livre à écrire sous ce titre : Comment finissent les contrebandiers politiques!

Pourquoi, lorsqu'on lâche une vérité, trouve-t-on tant de gens qui ont intérêt à nous en empêcher? A. MERCEUR.

Est-ce bien le Journal de Marseille qui a entendu le mot qui suit pour la première fois?

N. finissant son cigare, il était une heure du matin. Derrière lui, une voix qui aurait pu être fraîche, murmure quelques mots trop intelligibles.

N. se retourne et rencontre le visage le plus badigeonné que le macadam ait jamais porté. Il hausse les épaules et continue son chemin. La dame insiste. Alors impatienté :

— Non, merci, je n'aime pas à essayer les plâtres.

Je préfère celui-là :

Un directeur était en discussion avec un auteur — ce qui ne s'est jamais vu.

— « Oh! n'essayez pas de jouer au plus fin avec moi, disait l'imprésario, je connais mon droit, je suis ferré! — « Si vous ne l'êtes pas, répliqua l'autre, vous mériteriez de l'être!

En famille : D'où vient, demandait un enfant de l'espèce dite terrible, que Renard a un palais en argent? — C'est qu'il est riche, répondit vivement le père, craignant une autre réponse. (Idem.)

DE L'ARITHMÉTIQUE AU RÉGIMENT

Le troupier. — Dites-moi, chargé, combien de centimètres font six cent quarante millimètres? (il faut vous dire, pour votre édification, que le susdit sergent se vantait à tout propos d'être un célèbre mathématicien).

Le sergent (pris au dépourvu et mordillant sa moustache). — Que subsequmment les six cent quarante millimètres seront arpentés pendant trois jours à la salle de police par le troupier Pitanchu pour avoir adressé une question incongrue à son supérieur. (Hist.) (Petit Marseillais.)

Un enfant qui désire s'instruire : — Papa, qu'est-ce que veut donc dire : Ora pro nobis? — Cela veut dire : tu auras des pruneaux deux fois. (Figaro suisse.)

Je connais une maison de la rue... ou le propriétaire, riche à millions... fait défense aux siens de souffler ni bougies ni chandelles.

Tout le monde est tenu de se servir d'un éteignoir. Je lui en demandai la raison : — Mon cher, me répondit-il, en soufflant une bougie, on risque de la rallumer. (Idem.)

A LA CORRECTIONNELLE

— Frippoulard, vous êtes prévenu de vagabondage. M. le Président, si j'avais été prévenu, j'aurais pas été pincé.

— On a fait une descente de police chez vous. — Impossible. J'd meure sous les tuiles. Grâce à cette défense serrée, Frippoulard n'est condamné qu'à trois jours de prison.

— Merci, mon président. Puis se penchant à l'oreille du gendarme : — Nom de nom! Voilà un vrai bon tribunal! J'Y REVIENDRAI!! (Navette.)

Le sport valentinois raconte à grand renfort de grosse caisse, qu'à la suite d'un pari de deux mille francs, un membre du Veloce-Club de notre ville a fait, sur son véhicule, le trajet de Valence à Saint-Paul-Trois-Châteaux, en six heures. Vous verrez que le vélocipède enfoncera les compagnies de chemins de fer; du reste, Nostradamus l'a prédit. (Guetteur.)

PENEY.

THÉÂTRES

Paris.

M. E.-A. Spoll ayant été obligé de se constituer prisonnier à Sainte-Pélagie, pour un délit de presse, ne pourra de quelque temps, et pour cause, s'occuper des théâtres de Paris.

Du reste, que nos lecteurs se rassurent, notre ami n'est pas au secret, et il continuera toujours, dans le Refusé, ses causeries bibliographiques.

Lyon.

Je ne voudrais pas laisser passer ce numéro sans dire quelques mots sur les dernières soirées de notre troupe d'opéra.

L'année théâtrale finit jeudi prochain et, en nous quittant, plusieurs artistes emporteront assurément bien des regrets.

Malgré la restriction que nous avons faite dans notre dernier article, nous n'avons pas à modifier notre jugement sur Roméo et Juliette. Mais en conservant nos appréciations de critique, constatons l'empressement du public à chaque audition de la nouvelle œuvre de Gounod.

Cet opéra sera donné lundi pour la dernière fois. La reprise des Amours du Diable, opéra-féerie en quatre actes et neuf tableaux, a été pour notre troupe féminine le prétexte d'une véritable débauche de costumes chatoyants. Jamais, au grand jamais, ces dames ne s'étaient présentées sous de plus brillantes couleurs.

Mlle Mézeray, en lutin Uriel, s'était fait une tête de petit garçon très-russie; la poudre sied fort bien au visage Louis XV de Mlle Vigourel; mais les suffrages ont encore été pour Mlle Douan qui, sous la gaze d'une odalisque, a captivé tous les regards...

En remplacement de cette jeune et charmante artiste, qui peu à peu a conquis toutes les sympathies des Lyonnais, M. D'Herblay a engagé, paraît-il, une véritable merveille!!!

Le public se montre généralement assez froid pour les « merveilles! » — au théâtre surtout, — où elles cachent souvent un truc!

Enfin, nous verrons... Terminons cette note, en annonçant pour la dernière représentation de l'opéra-comique et du ballet : le 1^{er} acte du Voyage en Chine et le 1^{er} acte de Robinson Crusoé.

Jeudi : l'Africaine, pour la clôture de l'année théâtrale.

F.

La surabondance des matières nous oblige à renvoyer à samedi notre numéro-charge du PROGRÈS qui, nous l'espérons, fera quelque bruit dans Landerneau.

PALAIS DE L'ALCAZAR

Dimanche 3 mai 1868, à 1 heure

CONCERT ANNUEL

DE J. LUIGINI

Nous engageons vivement nos lecteurs à ne pas laisser passer l'occasion d'assister à une des plus belles fêtes artistiques de l'année.

Parmi les attraits du programme nous remarquons une véritable primeur pour Lyon :

L'Ouverture et la Grande Marche du Tannhäuser, de RICHARD WAGNER;

Nous reparlerons prochainement de ce concert.

Publication de E. et F. PACHE et Marc DEFFAUX

EDITEURS, 161, RUE DE RIVOLI, A PARIS

HISTOIRE ANECDOTIQUE

illustrée

DE LA

RÉVOLUTION DE 1848

PAR

MM. JULES LERMINA, ÉMILE FAURE & E.-A. SPOLL

Liberté! voilà le premier et le dernier mot de la philosophie sociale. P. J. PROUDHON.

L'histoire anecdotique de la Révolution de 1848 est publiée en 200 livraisons environ de 8 pages chacune, et formera deux magnifiques volumes illustrés.

Les livraisons paraissent régulièrement le MERCREDI et le SAMEDI de chaque semaine.

PRIN DE LA LIVRAISON : 10 CENTIMES

Par fascicules de cinq livraisons, avec couverture : 50 CENTIMES On peut souscrire à l'avance pour dix, vingt, trente ou quarante fascicules en envoyant à MM. PACHE et DEFFAUX, éditeurs, 161, rue de Rivoli, un mandat poste de 5, 10, 15 et 20 francs.

Les souscripteurs recevront gratuitement :

1^o Les livraisons qui pourraient paraître au-dessus du nombre de 200 annoncées.

2^o Un index complémentaire et chronologique de tous les faits de la Révolution de 1848.

BUREAUX D'ABONNEMENT ET DE VENTE A LYON, au Bureau des Journaux, 34, rue Tupin, et chez tous les Libraires de la France et de l'Etranger.

A PARIS, chez GARNIER, rue des Saints-Pères, 6. A LYON, chez MERA, rue Impériale, 15.

BLUETTES ET CROQUIS LYONNAIS

PAR FRANCIS LINOSSIER

3 fr.

Pour les autres départements, envoyer un mandat à l'adresse du Salut public.

Le Propriétaire-Gérant : J.-N. CLERC.

LYON. — IMP. D'AIMÉ VINGTRINIER, RUE BELLE-CORDIÈRE, 44.